chaises? Eh! mon Dieu, oui. De quoi n'a-t-on pas fait un monopole? Donc, au nom du monopole, on peut m'obliger à n'entendre au Champ de Mars que les chanteuses sans tréteaux et sans public; mais vous ne pouvez me donner le spectacle de ces artistes hongrois ou bohémiens, dont la musique endiablée me ravit. Cela nuit à la clientèle des chanteuses sans tréteaux protégées par une concession. Au diable les concessions qui produisent de tels fruits!

Si l'on ferme le Champ de Mars aux artistes hongrois, je leur donne rendez-vous à Paris pour cet hiver: ils y feront fureur, surtout si l'empereur d'Autriche, leur souverain, vient consacrer leur succès par sa présence.

La cérémonie des récompenses pour les deux groupes VIII et IX et pour la classe 95 aura lieu, dit-on, le 3 novembre. C'est là que nous verrons défiler les agriculteurs, les jardiniers et les ouvriers chefs de métier.

C'est mon idée que dans un pays essentiellement agricole et démocratiquement industriel, comme l'est la France, la première

LE TABAC. — Dessin de M. de Katow.

récompense d'une exposition devrait être attribuée au cultivateur le plus méritant, et la seconde à l'ouvrier le plus habile.

Puisque le système des coopérateurs a prévalu dans la répartition des récompenses, je ne vois pas pourquoi certains patrons ne feraient pas concourir leurs contre-maîtres dans la classe 95. Il en est temps encore. Si les patrons suivent mon conseil, cela donnera bien un surcroît de travail à nos confrères du jury pour la classe 95, mais ils ne s'en plaindront pas, je les connais. Et nous aurions, dans ce cas, sous la nef des machines, un regain d'activité et d'attrait qui ne manquerait pas de saveur.

J'ai rêvé mieux encore, on le sait: j'ai rêvé que la grande nef des machines serait livrée d'une manière permanente aux ouvriers qui louent très-cher la force motrice dans Paris, et qui l'auraient très-bon marché au Champ de Mars, avec une économie de logement dont les embellissements de M. Haussmann les ont privés dans les autres quartiers de la capitale.

C'est un rêve qu'il m'est permis de caresser jusqu'au 31 octobre. Nous verrons bien ce qui arrivera le 1er novembre.... Ah! si l'Empereur le savait!

FR. DUCUING.

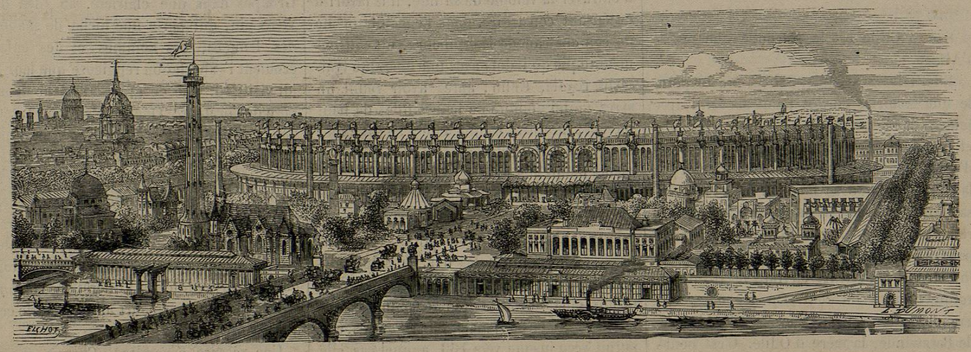
Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

ILLUSTRÉE

PUBLICATION INTERNATIONALE AUTORISÉE PAR LA COMMISSION IMPÉRIALE



ÉDITEURS :
M. E. DENTU,
Concessionnaire du *Catalogue officiel*, éditeur de la Commission impériale.
M. PIERRE PETIT,
Concessionnaire de la photographie du Champ de Mars, photographe de la Commission impériale.

60 Livraisons de 16 pages in-4°.
PRIX DE L'ABONNEMENT
Aux 60 livraisons pour toute la France. . . . . 30 fr. » c.
La Livraison . . . . . » 50
Par la poste . . . . . » 60
Pour l'étranger, les droits de poste en sus.
Bureaux d'abonnements : rue de Richelieu, 106.

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. F. DUCUING,
Membre du Jury international.
COMITÉ DE RÉDACTION :
MM. Armand DUMARESQ, Ernest DRÉOLLE, MORENO-HENRIQUEZ, Léon PLÉE, Aug. VITU, membres du Jury international.

SOMMAIRE DE LA 48e LIVRAISON

Du 17 Octobre 1867.

I. *Les Pèlerins de Sainte-Odile, tableau de M. Brion* (1 grav.), par M. Olivier Merson. — II. *La Marqueterie de marbre de M. le baron Triqueti* (1 grav.), par M. Paul Bellet. — III. *Musée rétrospectif : les Émaux* (2 grav.), par M. Paul Bellet. — IV. *La Bijouterie et la Joaillerie* (1 grav.), par M. Prosper Poitevin. — V. *Le Promenoir de la porte Suffren* (1 grav.), par M. Fr. Ducuing. — VI. *La Rue de Prusse* (1 grav.), par M. Victor Cosse. — VII. *La Flotte nouvelle de France* (3 grav.), par M. le comte de Castellane. — VIII. *Les Éponges* (1 grav.), par M. de la Blanchère. — IX. *La Machine Balayeuse de M. Barthélemon* (1 grav.), par M. A. Chirac. — X. *Chronique*, par M. Fr. Ducuing. — 12 gravures.

LES PÈLERINS DE SAINTE-ODILE, tableau de M. Brion.

I

Beaux-Arts. — M. Brion.

LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ODILE.

Sainte Odile est la patronne que révère l'Alsace.

Elle était née aveugle. Si bien que son père, le duc Adalric, n'avait point accueilli avec joie sa venue au monde. Loin de là; car, riche et puissant, il ne formait d'autre vœu que d'avoir un garçon sain et robuste auquel il pût laisser son immense fortune. Aussi la naissance d'une fille l'avait mis en fureur, laquelle redoubla quand il apprit, par surcroît, que la pauvre créature n'ouvrait pas les yeux à la lumière, ou, si elle les ouvrait, ne voyait absolument rien du tout. On le comprend, grandes furent, en cette occasion, les alarmes de Berswinde, la mère d'Odile. C'est pourquoi l'enfant fut promptement éloignée de la maison natale, où il ne se préparait rien de bon pour elle, et confiée aux soins d'une nourrice discrète et fidèle. Cela se passait, n'oublions pas de le dire, au milieu du septième siècle.

Puis, au bout de quelques années, la nourrice, qui habitait le village de Scherwiller, conduisit Odile en Franche-Comté, auprès de l'abbesse de Palma; et là, chose qui remplit d'admiration les gens naïfs du pays, habitués pourtant à toutes sortes de miracles, au moment où le saint évêque Erhard, assisté de son frère, saint Hidulphe, ancien évêque de Trèves, lui administrait le sacrement du baptême, la fille d'Adalric se trouva tout à coup débarrassée de l'obscurité profonde dans laquelle elle avait jusqu'alors vécu : elle put jouir de la brillante clarté du jour. Oui, sur ce point la légende est formelle; Odile en un instant fut guérie de la cécité dont il avait plu au Seigneur de l'affliger depuis sa naissance.

Cependant Adalric avait eu plusieurs autres enfants, des garçons et des filles. Or, l'un de ses fils, nommé Hugues, voulant réconcilier son père avec Odile, la fit revenir en secret au château paternel. Mal faillit lui en advenir, tant le fougeux Adalric d'abord goûta peu l'entreprise. Mais, grâce au ciel, peu à peu le calme se fit dans l'esprit de cet homme farouche, son intelligence s'illumina, son cœur cessa d'être sourd à la voix de la nature, et, vaincu à la fois par la grâce touchante et par l'ardente piété de sa fille, il adopta Odile et la chérit comme l'enfant de ses plus tendres prédilections.

Dès lors il songea sérieusement à la pourvoir d'un époux digne d'elle et de lui. A quoi il ne réussit point. Non qu'il ne se présentât à sa pensée quantité de barons et de comtes, voire de ducs et de princes qui eussent, sans doute, été jaloux de briguer son alliance; mais Odile coupa court à de pareils desseins en annonçant qu'elle avait résolu de se consacrer à Dieu, de suivre l'observance rigoureuse d'une règle monacale. On peut supposer que la déclaration ne plut guère à Adalric. Néanmoins, comme il s'était radouci l'homme aux emportements terribles! il céda, et au lieu d'entraver la volonté de sa fille, il la favorisa en faisant construire, dans l'enceinte même de son château de Hohenbourg, un couvent magnifique qu'il dota avec une libéralité vraiment royale. Enfin, après avoir réuni un assez grand nombre de jeunes filles de haut lignage, destinées comme elle à se sanctifier dans la retraite, Odile reçut de son père, en même temps que le titre d'abbesse, l'investiture du domaine de Hohenbourg, cérémonie qu'on fait remonter à l'an 690, et à laquelle assista saint Léger, évêque d'Autun et parent de Berswinde. Selon les uns, la sainte abbesse aurait cessé de vivre en 723, à l'âge de 69 ans, en admettant l'opinion commune, qui la fait naître en 654; mais, selon d'autres, elle aurait vécu jusque vers 763, auquel cas elle serait morte plus que centenaire.

Quoi qu'il en soit, le monastère de Sainte-Odile existe encore. Des constructions primitives, il reste, il est vrai, peu de chose, des piliers ici, là des moulures, des arceaux fragmentés, et par endroits quelques dalles : l'incendie a devasté Hohenbourg une douzaine de fois environ, des mains impies et sacrilèges l'ont, hélas! souvent profané, pillé, saccagé. Mais ce qu'on en voit suffit pour donner l'idée de l'édifice au temps de sa splendeur, et les pèlerins et les touristes ne cessent de s'acheminer vers ces lieux renommés pour leurs beautés pittoresques autant que riches en souvenirs pieux et émouvants.

Principalement, c'est lors des fêtes de la Pentecôte que les pèlerins se rendent en plus grand nombre au monastère de Sainte-Odile; et les affligés d'ophthalmie vont à une fontaine proche du couvent, dont l'origine est miraculeuse, et, à ce qu'on assure, l'eau souveraine. Peu ou point, dit-on, font appel à sa vertu, qui, sur l'heure, n'éprouvent un soulagement notable, parfois une guérison complète. Mais infirmes et valides remplissent les chemins; ceux-ci viennent par Heiligenstein et Truttenhausen, ceux-là par Obernai et Ottrott; animés d'une foi vive, ils le paraissent du moins, ils chantent hymnes et litanies, invoquent les saints et les saintes, et s'arrêtent aux carrefours de la forêt, retenus par l'un d'entre eux, expliquant à tous l'évangile du jour, ou bien racontant un acte admirable de la glorieuse patronne du pays.

Eh bien, voilà précisément le sujet d'un tableau que M. Brion a exposé au Champ de Mars et que M. Boetzel, avec son talent accoutumé, a reproduit pour nos lecteurs en une gravure vraiment digne d'éloges.

Certes ce tableau de M. Brion est un morceau remarquable, et les pèlerins d'Alsace ne pouvaient avoir un interprète plus fin dans ses études, plus loyal dans sa façon de traduire ce qu'il a devant les yeux : le peintre est naïf, ce qui ne veut pas dire qu'il fasse des paysanneries dans le goût de Berquin; il est réaliste, ce qui ne saurait signifier non plus qu'il soit maniaque, triste et morose. Groupés dans une clairière, au pied d'un vieux pin, qui porte une niche de madone, des femmes, des hommes et des enfants écoutent l'exhortation religieuse que leur fait un vieillard. Que de gravité sereine dans la pose de l'orateur! Quelle attention soutenue dans l'auditoire! et l'aspect de cette forêt montueuse et ravinée, aux profondeurs indécises, inquiètes et sombres, exerce une réelle séduction. En un mot, l'observation des caractères, secondée par une exécution franche et sincère, exempte de supercheries, la couleur vive et même éclatante répandue sur la toile, l'attrait sauvage du site, l'intérêt des costumes et des types, tout concourt au charme de cette agréable peinture.

Une réserve cependant. Chaque chose y semble travaillée avec un scrupule égal, et la même importance a été accordée aux figures et aux accessoires. Avec quelques sacrifices de détails, l'artiste serait arrivé, je crois, à plus de vie, à une plus grande intensité d'effet. Mais l'œuvre n'en atteste pas moins de sérieux efforts et réunit les curieuses surprises du trompe-l'œil à l'impression bien sentie de la nature.

Du reste, M. Brion a peint nombre de tableaux alsaciens; on connaît de lui la *Noce en Alsace*, le *Bénédicité*, le *Repas de noce*, l'*Enterrement*, et les *Vendanges*, toile remplie de jeunes filles, la joue en fleur, la lèvre ouverte pour le rire. Toutefois il a plus d'une corde à son arc, et comme après tout il n'a point fait serment de fidélité à un seul et même genre, il s'est permis, à l'occasion, de petites excursions dans le champ de l'histoire et dans le domaine archéologique. Bien lui en a pris : le *Christ marchant sur les eaux* est une composition tout à fait réussie, et lorsqu'elle parut au Salon de 1863, je me souviens qu'elle fut un étonnement et une joie pour les amateurs. C'est comme le *Siége d'une ville par les Romains sous Jules César* : la pièce est des plus intéressantes. Les savants aussi bien que les artistes s'en déclarent satisfaits. Une batterie de catapultes et de balistes occupent la majeure partie du cadre. Quels engins! Quelles machines! Que de poutres et que de cordes! Ajoutez que ces appareils formidables sont entourés de petits personnages bien agissants, bien vivants, bien romains surtout. On dirait autant de figures empruntées à la colonne Trajane ou détachées de l'arc de Constantin. Il y a entre autres, sur le devant, un vieux soldat d'une physionomie très-crâne, avec sa chamarure de décorations et de médailles qui lui battent la poitrine.

OLIVIER MERSON.

II

Marqueterie de marbre de M. le baron Triqueti.

Dans le vestibule qui, du côté du Jardin central, termine la rue de Paris on s'arrête avec autant de plaisir que de surprise devant quatre grands tableaux de marbre d'un caractère singulier.

Après avoir admiré ce travail on se demande par quels procédés on a pu l'obtenir et de quel nom il convient de l'appeler. Ces quatre tableaux sont-ils des bas-reliefs? ils en ont quelques apparences; sont-ils des mosaïques? on pourrait le croire également.

Ils ne sont cependant ni bas-reliefs, ni mosaïques, car le bas-relief est de la sculpture, et ces tableaux ne sont point de la sculpture; et la mosaïque se compose de cubes de couleur assemblés dans une couche de ciment, or ces tableaux ne sont pas obtenus par un tel procédé.

Le nom qu'il convient de donner à ce travail c'est celui même qu'a choisi l'artiste, celui de *Tarsia de marbre*, c'est-à-dire de *Marqueterie de marbre*. Voici en effet comment il est exécuté.

Pour le tableau lui-même il se compose d'une plaque de marbre sur lequel on dessine d'abord des figures ainsi que toutes les parties de la composition; ces figures sont ensuite gravées profondément et les vides obtenus par ces profondes entailles sont remplis d'un ciment aussi dur que le marbre lui-même, ce ciment est coloré par des substances inaltérables et c'est à l'aide de ce procédé que l'on obtient ces vives couleurs qui donnent au travail de M. Triqueti quelque ressemblance avec la mosaïque. L'incrustation terminée, on polit le ciment ainsi que le marbre, et les deux substances sont tellement adhérentes l'une à l'autre qu'elles paraissent n'en faire qu'une seule.

La bordure du tableau se compose de divers marbres incrustés dans un fond également de marbre.

Cet art paraît avoir été inspiré à M. Triqueti par la vue du pavé de la cathédrale de Sienne. Ce pavé n'était, il est vrai, qu'une gravure remplie de ciment noir sans coloration et n'offrant aucune solidité, mais enfin il a servi de modèle aux travaux de M. Triqueti, qui a perfectionné ce genre de décoration et qui l'a rendu digne de servir à l'ornementation murale.

Les quatre tableaux de M. Triqueti sont destinés à décorer les murs de la magnifique chapelle Wolsey dans la château de Windsor.

S. M. la reine d'Angleterre vient de consacrer cette chapelle au prince Albert, enlevé si rapidement à l'affection du peuple britannique.

Nous donnons ici l'une des *Tarsias* de M. le baron Triqueti, c'est la plus belle des quatre. Elle représente *David écoutant l'inspiration divine pour dicter les psaumes*.

David, à genoux dans le temple, la main sur sa harpe, semble prêter l'oreille à des accents célestes; des anges apparaissent dans une nuée, ils font retentir les cieux de leurs concerts. Aux pieds de David sur les derniers degrés du sanctuaire, des musiciens, les yeux sur le royal psalmiste, attendent ses premières modulations pour l'accompagner de leurs chants; un vieillard se prépare à recueillir les sublimes inspirations du roi-poëte.

La bordure du tableau est formée de guirlandes de laurier en marbres verts de diverses nuances; dans les enroulements de ces guirlandes apparaissent quatre anges de marbre blanc en plein relief. Les deux qui surmontent la composition sont en prières, les deux anges du bas tiennent dans leurs mains des encensoirs. Le buste du prince Albert est incrusté dans le milieu supérieur du cadre, et des anges accompagnés de lions, l'innocence et la force, sont incrustés dans la partie inférieure de la bordure.

PAUL BELLET.

III

MUSÉE RÉTROSPECTIF.

Émail de Limousin.

Collection de Mme la comtesse Dzialynska, née princesse Kzartoryska.

L'art d'émailler, poussé sur les bords du Rhin, à Cologne, et dans un grand nombre de villes italiennes, au plus haut point de perfection, avait acquis en France, à la fin du moyen âge, de très-grandes qualités. La Renaissance produisit une foule d'artistes remarquables parmi lesquels il faut citer Léonard Limousin, qui fut avec Léonard Pénicaud, le représentant le plus remarquable de l'École de Limoges.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des émaux, à raconter l'origine, les progrès de cet art; nous n'avons pas non plus à exposer ses ressources et ses difficultés, à retracer les caractères des différents genres. Ces diverses études, quoique très-intéressantes, nous entraîneraient dans une suite de développements, que le cadre forcément restreint de notre publication ne saurait renfermer.

Nous ne dirons que quelques mots de Léonard Limousin, le fécond artiste, l'habile émailleur dont les œuvres sont si nombreuses, et dont les meilleurs travaux figurent dans les diverses collections déposées au Musée rétrospectif. Léonard Limousin commença sa carrière sans doute vers 1530, il mourut en l'année 1575, ou du moins peu d'années après, car les derniers ouvrages que l'on possède de cet artiste sont trois tableaux allégoriques, qui représentent les membres de la famille des Valois, et qui portent la date de 1575.

Léonard Limousin a deux manières bien distinctes dans ses émaux d'ornement : il se distingue par un faire large, magistral, aisé, et comme le dit avec raison M. Alfred Darcel, dans un excellent article publié par la *Gazette des Beaux-Arts*, lorsqu'il n'a qu'à interpréter les libres compositions du Rosso, de Niccolo del Abbate, ou les siennes propres, il est maître du sujet, il se montre alors un Italien de Fontainebleau; dans ses portraits, au contraire, Léonard Limousin est plus réservé, plus gêné, l'on remarque même dans sa manière de singulières défaillances.

Léonard Limousin ne composait pas seulement de grandes œuvres, il s'amusait parfois à de petits ouvrages, à de légers caprices qui n'en portent pas moins l'empreinte de son talent délicat. Notre gravure représente l'une de ces œuvres légères; c'est une mêlée de cavalerie, rendue avec beaucoup de vigueur, elle est peinte en grisaille sur ronde bosse, et relevée par quelques glacis d'émail bleu turquoise. Cette pièce porte la date de 1539, elle est donc de la jeunesse de Léonard Limousin.

Émail par Kip.

Collection de M. le baron A. de Rothschild.

On connaît certains émaux d'une belle facture signés de ces trois lettres K. I. P. Est-ce un nom que forment ces trois lettres, ou ne sont-elles que des initiales? C'est ce que l'on ignore. Quoi qu'il en soit, les émaux signés ainsi sont ordinairement de très-petites dimensions, et forment des grisailles modelées sur un fond gris, qui se font remarquer par une douceur de ton très-grande, et par une finesse d'exécution peu commune.

Celui que nous donnons ici appartient à M. le baron Alphonse de Rothschild, et représente une Adoration des bergers, d'après quelque composition de l'École de Raphaël. Il est signé K. I. seulement, la lettre P a sans doute disparu avec un éclat de l'émail.

PAUL BELLET.

IV

Joaillerie et Bijouterie.

Quels mots gracieux et coquets! comme ils traduisent et peignent bien les charmantes idées qu'ils expriment! La joaillerie! quel est entre tous les arts celui qui met en œuvre autant de richesses? Les diamants, les perles, les rubis, voilà le fonds sur lequel elle tra-